



**D'UNE CHINE
A L'AUTRE**

**HENRI CARTIER BRESSON
JEAN PAUL SARTRE**

Ce livre est le Journal d'un voyage en Chine tenu, surtout en images, par un reporter photographe.

Mon séjour a duré onze mois au total. J'ai vécu cinq mois sous le gouvernement du Kuomintang. J'ai connu les six premiers mois du régime actuel de la Chine.

Au début de décembre 1948, j'ai pris l'avion à Rangoon, en Birmanie, pour la Chine. J'ai pu ainsi atteindre Pékin douze jours avant que la ville soit prise par les armées de Mao Tse-tung. J'ai quitté la capitale par le dernier avion qui ait pris son vol avant l'arrivée des communistes.

Après avoir atterri à Shanghai, je cherchai dans cette ville le moyen de passer dans les zones contrôlées par les armées populaires. Je choisis, pour traverser les lignes, la région de Tsing-tso, dans la péninsule du Chan-toung. On m'avait dit que les missionnaires empruntaient facilement cette voie pour rejoindre leurs fidèles. Pourquoi ne pas les imiter, en chargeant mes bagages sur une brouette que je pousserais devant moi ?

J'allai partir dans cet équipage quand je rencontrai un journaliste et un businessman qui voulaient emprunter le même chemin, mais en jeep. Nous sommes partis ensemble, tous les

trois à l'aventure. La neige de l'hiver 1948-1949 nous permettait mal de distinguer les chemins et les champs. Quand nous sommes parvenus près des lignes, je précédaï la jeep à pied, brandissant un mouchoir blanc au bout d'un bâton, et mon passeport français, que nous considérions comme nos meilleures sauvegardes dans cette solitude blanche et assez inquiétante.

Après douze kilomètres de ce train, nous avons atteint un village où cantonnaient un détachement de l'Armée populaire. Les soldats jugèrent très imprudente notre expédition à travers le "no man's land". Nous n'étions ni attendus, ni invités dans cette zone. Il nous fut impossible de poursuivre notre voyage. Nous avons passé cinq semaines fort intéressantes dans une ferme du village. Après quoi nous nous sommes résignés à repartir vers Shanghai. Si j'ai raconté cette équipée avec quelques détails, c'est que je n'ai évidemment pu en rapporter de photographies et que son récit complète mon journal en images.

J'ai retrouvé Shanghai en pleine désorganisation. J'ai quitté la ville pour accompagner des bouddhistes qui se rendaient en pèlerinage pour la paix dans les sanctuaires de Hang-tcheou. Dans cette ville j'appris que le front se rapprochait rapidement du Yang-tse,

Je m'empressai de me rendre aussitôt et j'arrivai par le dernier train de nuit de la gare de Kuomintang. J'y assistai avec des hommes fidèles à Tchang Kaï-chek. L'arrivée des Armées populaires permit de continuer mon métier de photographe, la loi autorisant les étrangers à exercer leur métier, mais je le fis avec les difficultés inhérentes à une guerre.

Je séjournai à Nankin d'avril à juillet 1949. Je me rendis alors pour la troisième fois à Shanghai, où, de mon dernier séjour, les troupes populaires avaient établi leur pouvoir.

Au début de l'automne, un paquebot embarqua les étrangers qui désiraient quitter la ville. Je m'inscrivis comme passager. Mon départ je dus présenter à la commission des photographies. Aucune souleva de grande objection. Je partis donc fin septembre 1949 à Shanghai. Je n'arrivai quelques jours plus tard au grand port anglais de Hong-kong. Je se terminer mon voyage en Chine par un journal photographique.

Henri Cartier-Bresson.

Je m'empressai de me rendre aussitôt à Nankin par le dernier train dans la nuit et j'arrivai au Kuomintang. J'y assistai au dîner de bienvenue. Les officiers de la table du Kuomintang à Tchang Kaï-chek, les hommes fidèles à Tchang Kaï-chek, les hommes des Armées populaires, qui l'arrivée de continuer mon métier de journaliste permirent de continuer les étranges, la loi autorisant les étrangers à exercer leur métier, mais je le fis avec les difficultés inhérentes à une période de guerre.

Je séjournai à Nankin d'avril 1949 jusqu'en juillet 1949. Je me rendis alors pour la troisième fois à Shanghai, où, depuis mon dernier séjour, les troupes populaires ont établi leur pouvoir.

Au début de l'automne, un paquebot nous embarqua les étrangers qui désiraient quitter la ville. Je m'inscrivis comme passager. Mon départ fut présenté à la censure par quelques photographes. Aucune d'elles ne souleva de grande objection. J'embarquai donc fin septembre 1949 à Shanghai et arrivai quelques jours plus tard dans le grand port anglais de Hong-kong. Là, je terminai mon voyage en Chine, et j'écrivis mon journal photographique.

Henri Cartier-Bresson.

Je m'empressai de me rendre aussitôt à Nankin par le dernier train dans la nuit et j'arrivai au Kuomintang. J'y assistai au dîner de bienvenue. Les officiers de la table du Kuomintang à Tchang Kaï-chek, les hommes fidèles à Tchang Kaï-chek, les hommes des Armées populaires, qui l'arrivée de continuer mon métier de journaliste permirent de continuer les étranges, la loi autorisant les étrangers à exercer leur métier, mais je le fis avec les difficultés inhérentes à une période de guerre.

Je séjournai à Nankin d'avril 1949 jusqu'en juillet 1949. Je me rendis alors pour la troisième fois à Shanghai, où, depuis mon dernier séjour, les troupes populaires ont établi leur pouvoir.

Au début de l'automne, un paquebot nous embarqua les étrangers qui désiraient quitter la ville. Je m'inscrivis comme passager. Mon départ fut présenté à la censure par quelques photographes. Aucune d'elles ne souleva de grande objection. J'embarquai donc fin septembre 1949 à Shanghai et arrivai quelques jours plus tard dans le grand port anglais de Hong-kong. Là, je terminai mon voyage en Chine, et j'écrivis mon journal photographique.

Henri Cartier-Bresson.

A l'origine du pittoresque il y a la guerre et le refus de comprendre l'ennemi : de fait, les lumières sur l'Asie nous sont venues d'abord de missionnaires irrités et de soldats. Plus tard, sont arrivés les voyageurs — commerçants et touristes — qui sont des militaires refroidis : le pillage se nomme "shopping" et les viols se pratiquent onéreusement dans des boutiques spécialisées. Mais l'attitude de principe n'a pas changé : on tue moins souvent les indigènes mais on les méprise en bloc, ce qui est la forme civilisée du massacre; on goûte l'aristocratique plaisir de compter les **séparations**. « Je me coupe les cheveux, j'entrate les siens; je me sers d'une fourchette, il use de bâtonnets; j'écris avec une plume, il trace les caractères avec un pinceau; j'ai les idées droites, et les siennes sont courbes : avez-vous remarqué qu'il a horreur du mouvement rectiligne, il n'est heureux que si tout va de travers. » Ça s'appelle le jeu des anomalies : si vous en trouvez une de plus; si vous découvrez une nouvelle raison de ne pas comprendre, on vous donnera, dans votre pays, un prix de sensibilité. Ceux qui recomposent ainsi leur semblable comme une mosaïque de différences irréductibles, il ne faut pas s'étonner s'ils se demandent ensuite comment on peut être Chinois.

Enfant, j'étais victime du pittoresque : on avait tout fait pour rendre les Chinois intimidants. On me parlait d'œufs pourris — ils en étaient friands — d'hommes sciés entre deux planches, de la musique fluette et discordante. Dans le monde qui m'entourait, il y avait des choses et des bêtes qu'on nommait, entre toutes, chinoises : elles étaient menues et terribles, filaient entre les doigts, attaquaient par derrière, éclataient soudain en tintamarres saugrenus, ombres glissant comme des poissons le long d'une vitre d'aquarium, lanternes étouffées, raffinements incroyables et futiles, supplices ingénieux, chapeaux sonnants. Il y avait l'âme chinoise, aussi, dont on me disait simplement qu'elle est impénétrable. "Les Orientaux, vois-tu..." Les nègres ne m'inquiétaient pas : on m'avait appris que c'étaient de bons chiens; avec eux, on restait entre mammifères. Mais l'Asiatique me faisait peur : comme ces crabes de rizières qui détalent entre deux sillons, comme ces sauterelles qui s'abattent sur la grande plaine et dévastent tout. Nous sommes rois des poissons, des lions, des rats et des singes; le Chinois est un arthropode supérieur, il règne sur les arthropodes.

Puis vint Michaux qui, le premier, montra le Chinois sans âme ni carapace, la Chine sans lotus ni Loti.

Un quart de siècle plus tard, l'album de Cartier-Bresson achève la démystification.

Il y a des photographes qui poussent à la guerre parce qu'ils font de la littérature. Ils cherchent un Chinois qui ait l'air plus chinois que les autres; ils finissent par le trouver. Ils lui font prendre une attitude typiquement chinoise et l'entourent de chinoiserie. Qu'ont-ils fixé sur la pellicule? **Un** Chinois? Non pas : l'Idée chinoise.

Les photos de Cartier-Bresson ne bavardent jamais. Elles **ne sont pas** des idées : elles nous en donnent. Sans le faire exprès. Ses Chinois déconcertent : la plupart d'entre e

n'ont jamais l'air assez chinois. Homme d'esprit, le touriste se demande comment ils pour se reconnaître entre eux. Moi, après avoir feuilleté l'album, je me demande comment nous ferions pour les confondre, pour les ranger tous sous une même rubrique. L'idée chinoise s'éloigne et pâlit : ce n'est plus qu'une appellation commode. Restent les hommes qui se ressemblent **en tant qu'hommes**. Des présences vivantes et charnelles qui n'ont pas encore reçu leurs appellations contrôlées. Il faut savoir gré à Cartier-Bresson de son nominalisme.

Le pittoresque se réfugie dans les mots. Ce vieil eunuque, si je vous le présentais avec des mots, quel exotisme ! Il vit au monastère, avec d'autres eunuques. Dans un boîtier conserve précieusement ses "précieuses" ; du temps que l'impératrice Tseu-hi, l'Agrippine jaune, n'était encore qu'une concubine, certains soirs, il la mettait nue, l'entourait d'un châle pourpre et la portait dans ses bras jusqu'à la couche impériale. Impératrice Agrippine concubine — ça rime — châle pourpre, tous ces vocables s'allument rapidement de leurs feux. Ce qui manque : tout ce qu'on peut **donner à voir**, la réalité. A présent, ouvrez l'album : qu'est-ce que vous voyez d'abord ? une vie qui se défait, un vieil homme. Ce n'est pas l'accident de la castration, c'est l'universelle vieillesse qui donne ce visage ridé, ciré ; c'est la vieillesse et non la Chine qui lui a tanné la peau. Ressemble à une femme ? Peut-être : mais c'est que la différence des sexes tend à s'effacer avec l'âge. Il baisse les yeux cagotement, sournoisement et tend la main pour saisir le livre que lui montre un interprète rieur et blasé. Où sont les lumières de la Cour Impériale ? Où sont les Impératrices d'antan ? Je veux bien qu'il soit eunuque : mais que ferait-il de plus, à son âge, s'il ne l'était pas ? Le pittoresque s'efface, adieu la poésie **européenne** de ce qui demeure, c'est la vérité matérielle, c'est la misère et l'avidité d'un vieux paysan du régime déchu.

Ce paysan déjeune. Il est venu à la ville pour y vendre les produits de sa terre. A présent, il mange une soupe au riz, en plein air, au milieu des citadins qui l'ignorent, avec une voracité rustique : affamé, las, solitaire, il a des frères, en ce moment même, dans toutes les grandes cités agricoles du monde, depuis le Grec qui pousse ses moutons sur les boulevards d'Athènes jusqu'au Chleuh, descendu de ses montagnes, qui erre dans les rues de Marrakech. Voici d'autres paysans : la faim les a rabattus sur Pékin et ils y sont restés. Que faire dans une capitale sans industrie, quand la technique artisanale exige de longs apprentissages ? Ils conduiront des vélo-taxis. A peine leur avons-nous jeté un coup d'œil, ces véhicules nous semblent familiers : nous avons eu les nôtres sous l'occupation. Il est vrai qu'ils semblaient moins crasseux. C'est que nous mettons notre crasse ailleurs. Et la misère est la chose du monde la mieux partagée : nous ne manquons pas de misère. Il est vrai que nous avons perdu l'habitude de les atteler à des carrioles pour leur

Comment ils traînent les riches. Ont-ils cessé pour cela d'être nos bêtes de somme? On les attelle aux
demande même rubriques. Et qui se fait traîner? Des Messieurs bien, en chapeau mou et en robe longue, ceux-là
e. Restent même qui feuilletent, pour l'instant des livres, à l'étalage d'un bouquiniste, et qui se
et charment de savoir lire. Rirez-vous de leur robe? Alors, il faut rire de nos curés.
Cartier-Bresson De leurs chapeaux? Alors riez de vous-même. L'uniforme de l'élite, là-bas, c'est le feutre
et la robe; chez nous, c'est le complet-veston. De toute façon, ce qui prête à rire, chez
un bœuf et chez nous, c'est qu'il y ait des élites, des Messieurs qui soient seuls à savoir lire ou
l'Aggrégation compter et qui portent sur le dos la marque de leur supériorité.

Les images rapprochent les hommes quand elles sont matérialistes; c'est-à-dire quand
elles commencent par le commencement: par les corps, par les besoins, par le travail.
Au diable les œufs pourris et les ailerons de requins: vous dites que ce sont des nourritures
exotiques puisque près de quarante millions de Français en ignorent jusqu'au goût? Alors
ces nourritures sont encore plus exotiques en Chine puisque quatre cents millions de
Chinois — ou presque — n'en ont jamais mangé. Quatre cents millions de Chinois qui
ont faim, comme les journaliers italiens, qui s'épuisent au travail, comme les paysans français,
qui sont exploités par la famille Tchang Kai-chek, comme les trois-quarts des occidentaux
par les grands féodaux du capitalisme. Après cela, bien sûr, nous ne parlons pas leur
langue et nous n'avons pas leurs mœurs: mais il sera toujours temps de parler des
différences. Ce qui sépare doit s'apprendre; ce qui rejoint se voit en un clin d'œil. Cet
homme qui vient vers nous, vous devez savoir sur l'heure si vous verrez en lui **d'abord**
un Allemand, un Chinois, un Juif ou d'abord un homme. Et vous déciderez de ce que
vous êtes en décidant de ce qu'il est. Faites de ce coolie une sauterelle chinoise, vous
deviendrez dans l'instant une grenouille française. Faites poser vos modèles vous leur
donnez le temps de devenir autres. Autres que vous. Autres que l'homme. Autres que
terresoi. La "pose" donne l'élite et les parias, les généraux et les Papous, les Bretons bretonnants,
les Chinois chinoisants et les dames patronnesses: l'idéal. Les instantanés de Cartier-Bresson
d'attrapent l'homme à toute vitesse sans lui laisser le temps d'être superficiel. Au centième
de seconde, nous sommes tous **les mêmes**, tous au cœur de notre condition humaine
dans De cet immense Empire agricole, on ne nous montrera que les villes: les communistes
sont maîtres des campagnes. Mais chaque photo nous découvre les maux d'une économie
arriérée: artisanat, surpopulation, misère. « Le peuple chinois, dit Michaux, est artisan-né
Tout ce qu'on peut trouver en bricolant, le Chinois l'a trouvé. » C'est vrai: regardez les
marchands, leurs visages malicieux et patients, observez les mains, les mains prestes, jamais
inoccupées qui roulent deux noix l'une contre l'autre, comme les mains grecques égrenent
des chapelets d'ambre; elles sont faites pour rafistoler et pour subtiliser: « La ruse
Chine n'est nullement alliée au Mal mais à tout, la vertu, c'est ce qu'il y a de mieux combiné

Tous combinards, bien sûr, tous artisans, artistes, artificieux. Mais si vous devez qu'ils doivent leur astuce à la pigmentation de leur peau, à la forme de leur nez ou à leur régime alimentaire, je vous demanderai qui est plus ingénieux, qui est débrouillard d'un Chinois ou d'un Napolitain? Naples contre Pékin : à Chinois, Chifférence. et demi. Le match nul est probable. A Naples, on nous fera le coup des faux faux si vous achetez votre tabac aux revendeurs des rues, Dieu sait ce que vous fumerez. regardez ce marchand qui vend des cigarettes sous la protection d'un Tchang Kai-Industrieux faute d'industrie les uns et les autres passent leur temps à réparer, à à contenir, à rattacher, ils bouchent les trous, ils empêchent les murs et les toits de puis, entre deux cataclysmes, ils s'asseyent au bord du trottoir et guettent les riches dressant des plans compliqués pour leur tirer quelques sous. Leur ingéniosité, malhonnêteté débonnaire, c'est la misère qui l'explique et l'absence des machines.

Foules d'Asie. Il faut savoir gré à Cartier-Bresson de ne pas s'être mis en tête de rendre leur grouillement. Car elles ne grouillent pas, ou si peu : elles s'organisent. sûr, elles envahissent tout, détruisent tout : ces vieilles femmes qui s'avancent à pas, à petites courbettes, à petits sourires, ce sont de vieilles servantes, les Déesses-M des foules. Qu'une d'elles, timidement entre dans la maison d'un riche, pour visiter servante, sa nièce ou sa cousine, aussitôt toutes sont là, inexplicablement et pullulent maison est trop petite pour les contenir, les murs s'écroulent. Ces visiteuses innombrables sont particulièrement redoutées par les Américains.

Mais nul n'a le droit de confondre ce pullulement avec une invasion de sauterelles. Les foules chinoises sont organisées : elles occupent les trottoirs et débordent sur la chaussée mais chacun, tout aussitôt, se fait sa place tout en **reconnaissant** celle du voisin. Vous ces coiffeurs : ils ont tous leur espace vital et nul ne songe à le leur contester. Une que cette foule à grandes mailles lâches saigne quand elle se resserre ; à Shanghai le gouvernement met de l'or sur le marché, les acheteurs font la queue ; brusque condensation de la multitude. Résultat : sept morts et plusieurs jambes cassées. En Chine, l'homme des foules doit vivre à distance respectueuse et la fameuse politesse chinoise est d'abord une mesure d'extrême urgence pour empêcher l'étouffement. Cartier-Bresson nous fait partout deviner ce pullulement fantôme, morcelé en constellations minuscules, cette menace de mort discrète et omniprésente. Pour moi, qui aime la foule comme la mer, ces multitudes chinoises ne me semblent ni terribles ni même étrangères : elles tuent mais enfouissent les morts en leur sein et boivent le sang comme un buvard boit l'encre : ni vu ni connu.

vez cr
r cer
i est
s, Ch
x par
s truq
rez. M
Kai-
pour
igare
e tal
sout
e cro
ches
té,
de n
nt. E
à pl
i-Me
er
ent
orat
ere
aus
Vo
C
ai,
sati
omi
bo
s
no
uo
nt
L

notres sont plus irritées, plus cruelles : voilà tout ; quand elles se retirent, elles laissent leurs morts derrière elles et les trottoirs abandonnés sont badigeonnés de rouge : c'est l'unique différence.

Aux premières années de ce siècle, le touriste était grand amateur de misère. Le capitaine Carpeaux, fils du sculpteur Carpeaux, regrettait en 1911, qu'un Haussmann chinois eût percé des boulevards dans la ville impériale : « Hélas, qu'a-t-on fait de la grande rue Pékinoise si pittoresquement animée, si délicieusement sale et défoncée ? Où sont tous ces marchands ambulants si extraordinaires devant leurs minuscules étalages de choses sans nom ?... Tout a été chassé, enlevé, abattu, nivelé, les grandes dalles centenaires et cassées sont parties avec les petits marchands crasseux et si curieux »...

Crasseux, délicieusement sales, extraordinaires : voilà tout de même ce que deviennent les hommes sous la poigne de la misère. Et l'on s'en plaindrait ?

Bénis soient le froid et la faim pour avoir dicté tant d'inventions cocasses et de trouvailles saugrenues. Et puis les pauvres sont conservateurs : ils gardent les vieux meubles, les vieux vêtements, les vieux outils, faute de pouvoir les remplacer. On allait chercher dans leur taudis les traditions de la Chine ancienne. Quels fastes dans ces royales guenilles sans oublier les ravissantes arabesques tracées par la crasse sur de jeunes gorges. Avons-nous tant changé ? Nous n'allons plus visiter les pauvres à domicile. On dirait même que nous les évitons. C'est qu'ils exagèrent ; depuis quelques lustres, ils gênent les riches.

Imaginez Barrès à Pékin. Pourquoi pas ? Nous serions en 1908 ; il reviendrait à pas lents d'une maison hospitalière et projetterait d'écrire une "Bérénice chinoise". Tout à coup, il s'arrête et regarde à ses pieds un paquet d'étoffe. En Chine, figurez-vous, quand un enfant meurt, on le ficelle dans un drap rouge et on l'abandonne la nuit dans une encoignure, au matin, les tombereaux de la voirie l'emporteront vers la fosse commune.

Voilà Barrès tout ému : comment ne s'attendrirait-il pas sur cette coutume jolie ; et quel pur plaisir d'artiste il prend à contempler ces petits tas écarlates qui rehaussent d'une touche vive et gaie la grisaille de l'aube. Près de celui-ci on a déposé un chat crevé

Un chat crevé, un môme crevé : deux petites âmes vaguelettes. Barrès les associe dans une même oraison funèbre et puis il passe à des rapprochements plus distingués : à cette même heure, peut-être, roulé dans une soie pourpre, on emporte vers la couche impériale le beau corps chaud d'une concubine. Un petit corps chaud, un petit corps froid ; sur l'un et l'autre, la même tache de sang. Nous y sommes : du sang, de la volupté, de la mort

Heureux Barrès : il est mort à son tour, emportant dans sa tombe le secret de la bonne conscience. Nous autres, nous avons vu les enfants crever comme des rats dans les bombardements ou dans les camps nazis : quand, dans un prestigieux décor de tentes rouges et de palmiers, on nous montre des mouches en train de bouffer les yeux des nouveaux-nés, nous détournons la tête et nous avons la conscience mauvaise. Allez d

expliquer ça? Dans une ruelle de Naples, un jour, une porte d'écurie s'est ouverte, on tou
une caverne sombre : sur un immense lit nuptial, un bébé de six mois reposait, tout regret, c
perdu, son visage froncé comme une étoffe, paraissait maquillé : il ressemblait là. A
méprendre au cardinal nonagénaire qui avait dit la messe à Saint-Pierre le dimat Dans l
précédent. Il était mort. Il m'a suffi d'avoir vu, une fois, cette mort napolitaine, indiscret
exposée : je me sens incapable d'apprécier à sa valeur le poétique linceul des es ball
chinois pauvres; mon regard le traverse et devine un visage ridé, trop jeune pour s'arrach
enfantin. Il faut croire que nous sommes devenus insensibles : l'idée ne nous vien
d'évoquer le châle de soie, la chair soyeuse, de la belle Tseu-hi. Nous nous borno
penser qu'il faut empêcher les enfants de mourir. Et devant ce même assassiné, de Alger
du Kuomintang, nous faisons des vœux pour la victoire de la Huitième Armée. èle à
album est un faire-part : il annonce la fin du tourisme. Il nous apprend avec ménager
sans pathétique inutile que la misère a perdu son pittoresque et ne le retrouvera Nank
ir un t
es ba
une s

Elle est là, pourtant, insupportable et discrète. A toutes les pages, elle se man
Par trois opérations élémentaires : porter, fouiller, marauder.

Dans toutes les capitales de misère, les pauvres portent des paquets. Ils ne s'en sépa Tou
jamais : quand ils s'asseyent, ils les posent à côté d'eux et les surveillent. Qu'y metten
urs r
Tout : du bois ramassé dans un parc, à la sauvette, des croûtons de pain, des fils dans l
arrachés à une grille, des rognures d'étoffe. Si le fardeau est trop lourd, ils le traites p
brouettes, charrettes à bras. La misère a toujours l'air de déménager à la cloche de lerniè
A Pékin, à Shanghai, à Nankin tout le monde tire, tout le monde pousse : ces honn-bas
s'évertuent à faire avancer un charroi; les voilà sur un pont : la route s'élève, il Fro
redoubler d'efforts; des gamins rôdent toujours prêts à donner un coup de main, passe
une aumône. Comme le chômeur de "Deux sous d'espoir" qui se poste au milieu our
côte et tire par la bride les chevaux de fiacre. Le building du fond, c'est un phre
En haut du phare, il y a l'œil de l'Occident; son regard tournant balaye la Chine. es
a réservé les trois étages supérieurs aux correspondants de presse étrangers. Col sta
ils sont haut. Beaucoup trop haut pour voir ce qui se passe sur terre. Ils dansent au m Er
du ciel avec leurs épouses et leurs maîtresses. Pendant ce temps, à ras du sol, les porte
poussent leurs charrettes et Tchang Kai-cek se fait battre par les armées communt
Les Américains ne voient ni les bicoques plates de la Chine, ni les paysans en armé
les portefaix. Mais les portefaix n'ont qu'à lever la tête pour voir le phare de l'Améric
Dans toutes les capitales de misère, on fouille. On fouille le sol et le sous-sol. On
rassemble autour des poubelles, on se glisse au milieu des décombres : "ce que
autres jettent est à moi; ce qui ne peut plus leur servir est assez bon pour moi". Sur
terrain vague, près de Pékin, les ordures s'entassent. Ce sont les déchets des pauvre

est ouverte, tout osait, tout semblait le dimanche indiscret. Seul des ne pour us vient us bornés ssiné, de Armée. ménagem trouvera e manifi

ont tout passé au crible, ils ont déjà fouillé dans leurs propres détrit : ils n'ont laissé, regret, que l'immangeable, l'inutilisable, l'innommable, l'immonde. Et pourtant le troupeau à quatre pattes. Chaque jour. Il fouillera tout le jour.

Dans toutes les capitales de misère, on maraude. Est-ce voler ? Non : mais glaner. Les ballots viennent d'être débarqués. S'ils restent une heure de plus sur le quai, ils vont disparaître. A peine les a-t-on posés, la foule se précipite et les entoure. Chacun tente d'arracher sa poignée de coton. Beaucoup de poignées de coton, glanées jour après jour, cela fait un vêtement. Le regard des femmes, je le reconnais, je l'ai vu à Marseille, à Alger, à Londres, dans les rues de Berlin : il est sérieux, rapide et traqué, l'angoisse s'y mêle à l'avidité. Il faut prendre avant d'être pris. Quand on aura chargé les ballots sur un camion, les gosses courent derrière la voiture, les mains en avant. Pendant ce temps, Nankin, on tiraille dans les rues. Seul au milieu d'un boulevard, un homme se penche sur un fauteuil éventré : il veut en prendre la bourre. S'il ne reçoit pas en plein front une des balles qui sifflent à ses oreilles, il aura glané du combustible pour une seule heure d'une seule journée d'hiver.

en sépa mettent s fils de le traîne de dernière es hom eve, il main, lieu d'un ph chine Com

Tous les jours, les pauvres creusent, fouillent, glanent. Tous les jours, les artisans répètent leurs mouvements traditionnels ; à toutes les aubes, les officiers font de la gymnastique dans les jardins de la ville interdite, pendant que des fantômes vieillots glissent le long des palais. Tous les matins Pékin recompose son visage de la veille, de la semaine dernière, du millénaire dernier. Chez nous, l'industrie fait éclater tous les cadres ; mais à-bas, pourquoi changerait-on ? Cartier-Bresson a photographié l'éternité.

Fragile éternité : c'est une mélodie toujours recommencée, pour l'arrêter, il faudrait passer le disque. Et justement, on va le casser. L'Histoire est aux portes de la ville : au jour le jour, dans les rizières, dans les montagnes et dans la plaine, elle se fait. Encore une journée et puis une journée encore : ce sera fini, le vieux disque volera en éclats. Ces instantanés intemporels sont rigoureusement datés : ils fixent pour toujours les derniers instants de l'Éternel.

au mi porte munis arme mériq On que Sur ouvre

Entre le temps circulaire de la vieille Chine et le temps irréversible de la Chine nouvelle, il y a un intermédiaire, une durée gélatineuse également éloignée de l'Histoire et de la répétition : c'est **l'attente**. La ville a défait la gerbe de ses millions de gestes quotidiens : plus personne ne lime, ne taille, ne gratte, ni ne rogne, ni n'ajuste, ni ne tourbit. Abandonnant leurs petits espaces vitaux, leurs cérémonies, leurs voisins, les gens vont s'entasser, en grosses masses informes, devant les gares, sur les quais. Les maisons se vident. Et les ateliers. Et les marchés. En des lieux excentriques, les foules se rassemblent et se resserrent, coagulent ; leurs fines structures s'écrasent. Aux photos aériées du vieux Pékin des images lourdes et denses succèdent. Attente. Quand elles ne prennent pas l'Histoire.

en charge, les masses vivent les grandes circonstances comme des attentes interminables. Les masses de Pékin et de Shanghai ne font pas l'histoire; elles la subissent. Comme ceux qui reviennent du front, qui ne cessent pas d'en revenir et qui n'y vont jamais, les mandarins les villes impériales; ils ne connaissent que des montagnes et des champs; dans les villes, ils attend le bon plaisir de la campagne: l'Histoire apparaîtra sous la forme d'un coin de campagne. Les citadins tiennent la campagne pour un espace inerte qui relie les villes et que les armées parcourent et saccagent jusqu'à ce qu'on ait, dans les villes, de faire la paix. Mais, tout à coup, elle se découvre: c'est de la chair vive, du muscle dans ce muscle, les villes sont logées comme des grains d'urate. Pourtant, ces foules ne pas peur. Là-haut, l'œil d'Amérique s'affole et tourne. Mais on sait depuis longtemps à ras de terre, que les communistes ont gagné. Les riches pestent contre Tchang Kai-shek autant que contre Mao Tse-tung; les paysans veulent rentrer chez eux: puisque tout est aux mains des communistes, autant les trouver au village qu'à la ville; les ouvriers et les pauvres commencent à espérer: les mille attentes singulières du temps de la République se sont rapprochées et fondues en un seul espoir. Le reste de la population fait des processions et prie pour la paix: pour n'importe quelle paix. C'est une manière de passer le temps: avant de rejoindre les bonzes et de brûler des baguettes de papier, on va de l'occasion pour régler ses affaires personnelles; on va, pour son propre compte, au nez d'une idole, les filles bréhaignes poussent leur ventre contre le ventre des statues; après la cérémonie, dans la grande pharmacie près du temple, on achètera les bougies séchées qui rendent l'ardeur aux maris languissants et réchauffent les pieds des épouses.

Tant que les autorités demeurent à leur poste, la foule reste sous pression. Les policiers l'encadrent et la contiennent; mais, à la différence des nôtres, ils frappent rarement: ce sont des coups d'impatience parce qu'on le serre de trop près. Il lève la jambe: va-t-il lancer un coup de pied? Non, il donne du talon dans une flaque; éclaboussés, les gens reculeront. Les Messieurs du Kuomintang ne tiennent pas en place: ils s'en vont. Il en reste cent. Il en reste cent. Bientôt, il n'en restera plus. Les Messieurs qui ne peuvent s'en aller, les jaunes et les blancs, sont verts de peur. Pendant l'interrègne, les bas instincts de la population vont se déchaîner: on va piller, violer, assassiner. Du coup, les bourgeois de Shanghai appellent les communistes de leur vœu: plutôt n'importe quel ordre que le chaos populaire.

Cette fois, c'est fini: les notables sont partis, le dernier flic a disparu; les bourgeois et la populace restent seuls dans la ville. Pillera, pillera pas? Foules admirables: qu'elles n'ont plus senti le poids du fardeau qui les écrasait, elles ont hésité un instant et

peu, se sont décompressées; ces grosses masses reviennent à l'état gazeux. Regardez
ent. Comme dans les photos : tout le monde s'est mis à courir. Où vont-ils? Piller? Pas même : ils sont entrés
milieu des belles demeures abandonnées et ils ont fouillé, comme, hier encore, ils fouillaient
les mandans les tas d'ordures. Qu'ont-ils pris? Presque rien : les lattes du plancher, pour faire du
u les gros. Tout est calme; qu'ils viennent à présent, les paysans du Nord : ils trouveront une
ns les cheu. une capille en ordre.

Vous rappelez-vous juin 1940 et ces géants funèbres qui fonçaient sur leurs camions,
d'un con leurs chars, à travers Paris désert? Ça, c'était pittoresque : peu de volupté mais
es villes beaucoup de pompe, du sang et de la mort : les Allemands voulaient une victoire
villes, dérémonieuse. Ils l'ont eue, et les beaux SS, debout sur les autos camouflées, ressemblaient
e, du mu des prêtres, à des bourreaux, à des martyrs, à des Martiens, à tout, sauf à des hommes.

À présent, ouvrez l'album : enfants et jeunes gens se sont massés sur le passage des
s foules vainqueurs; ils sont amusés, curieux, tranquilles, ils se croisent les bras et regardent.
is longte Où est la victoire? Où est la terreur? Voici le premier soldat communiste qu'on ait vu à
ang Kai- shanghai depuis le commencement de la guerre civile : c'est un petit homme au beau
sque tou visage sombre, qui porte son équipement au bout d'un bâton, comme nos anciens soldats
ouvriers e quand ils revenaient de guerre. Ce petit homme épuisé, ces jeunes spectateurs : on pourrait
la Répé e croire à l'arrivée d'une course à pied. Tournez la page, regardez-les de dos, à présent
ion fait es soldats de la Huitième Armée, sous leurs ombrelles, perdus sur une grande avenue
ière de de Shanghai. Ont-ils pris la ville, ces paysans, ou bien est-ce la ville qui va les prendre
r, on pr s'asseyent. Sur la chaussée, sur le trottoir, à l'endroit même, où la veille encore, un
ompte frs foule assise les attendait. Elle s'est relevée, cette foule, elle s'est poussée tout contre eu
des stat elle les domine de toute sa taille et elle les regarde. D'ordinaire, les vainqueurs se cache
es boule pour se reposer; mais ceux-ci, on dirait qu'ils ne se soucient pas d'intimider. Ce sont e
es épo on. Les pourtant, qui ont mis en déroute les troupes du Kuomintang armées par les Américain
ent : ces sont eux qui ont tenu l'armée japonaise en échec. Ils semblent écrasés par les ho
in coupuildings qui les entourent. La guerre est finie : il faut gagner la paix. Les photos renc
eront. là merveille la solitude et l'angoisse de ces paysans au cœur d'une ville superbe et pou
reste nDerrière leurs persiennes, les Messieurs reprennent courage : "Nous les mènerons p
n aller, tout du nez".

popul Il n'a pas fallu très longtemps pour que les Messieurs changent d'avis. Mais c'es
Shang autre histoire et Cartier-Bresson ne nous la raconte pas. Remercions-le d'avoir su
la fu montrer la plus humaine des victoires, la seule qu'on puisse, sans aucune réserve,

Jean-Paul Sartre



Le présent album, quatorzième de la collection Neuf, a été composé par Robert Delpire avec la collaboration d'Henri Cartier-Bresson et de Pierre Faucheux.

Achevé d'imprimer le 30 Novembre 1954 sur les presses des Maîtres-Imprimeurs Draeger à Montrouge, il a été relié par Engel à Malakoff.

Les tirages de la maquette originale ont été exécutés par Pictorial Service.

Les légendes des photographies ont été rédigées par Henri Cartier-Bresson.

Quelques photographies ont paru en reportage dans la revue Life pour laquelle elles avaient été réalisées, puis dans plusieurs revues illustrées internationales.

Les photographies N^{os} 56 et 121 extraites de l'album "Images à la Sauvette", ont été publiées avec l'aimable autorisation des Editions Verve.

Autres (The ph monogi Moder Images et son Simon Danse Béryl